
Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar.

Névine Magued

Professeur-adjoint

Faculté des Lettres – Université du Caire

Résumé

Le roman consacré au « radicalisme express » qui a pour sujet l'embrigadement numérique des adolescents français sur la toile gagne en importance et en affluence depuis les attentats du Bataclan qu'a connu la France en 2015. La radicalisation fait le plus souvent l'objet d'un discours de culpabilisation chez les écrivains français mais elle subit un traitement différent chez les écrivains francophones accusés de plus en plus de faire l'apologie des radicalisés en les considérant comme des victimes. C'est à ces deux genres de discours dont l'un culpabilise et l'autre victimise les radicaux que va notre intérêt à travers l'œuvre bien similaire de deux femmes engagées, Emilie Frèche dans *Je vous sauverai tous* (janvier 2016) et Dounia Bouzar dans *Ma meilleure amie s'est fait embrigader* (avril 2016). Une étude comparative tout aussi bien que rhétorique seront menées ensemble afin de montrer leurs visions différentes vis-à-vis des radicalisés et qui ne se révèlent que de manière très subtile. L'intérêt de cette recherche réside également dans le traitement d'un sujet qui demeure toujours d'actualité et dont les études contemporaines s'occupent de plus en plus pour montrer la manière qu'entreprennent les écrivains pour écrire le terrorisme. N'ayant fait l'objet d'aucune étude antérieure, la comparaison entre les deux approches des deux écrivaines permettra également de faire ressortir les spécificités communes qui distinguent ce genre romanesque mais encore de dévoiler leurs techniques argumentatives diverses pour lutter contre la radicalisation. L'intérêt de ces romans consiste essentiellement dans le projet propagandiste qu'ils se proposent de révéler du vrai islam et dans le désir d'opposer au discours djihadiste un contre-discours

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

qui préviendrait d'un danger dont personne n'est à l'abri, celui de la radicalisation. Les réponses qu'apporteront les réflexions de Frèche et de Bouzar sur la question ne seront pas applicables uniquement sur elles mais pourraient être partagées par d'autres. Et de là l'intérêt qu'il y aurait à pousser plus loin la recherche comparative sur d'autres écrivains d'origine, de culture et de position différentes pour étudier d'autres manières d'écrire et de penser au même problème de la radicalisation.

Mots-clés : Etude comparée – Argumentation rhétorique – Roman de la radicalisation – Discours de culpabilisation – Discours de victimisation

ملخص

اكتسبت الرواية التي تهتم بتصوير عمليات " التطرف السريع" لدى شباب المراهقين الفرنسيين والتي تتناول التجنيد الرقمي الذي يُمارس عليهم عبر شبكات الإنترنت أهمية وشعبية متزايدة منذ هجمات الباتاكلان التي شهدتها فرنسا في عام ٢٠١٥. وغالباً ما يكون التطرف الديني موضوعاً لخطاب مُحَمَّلًا بالتأييم والإدانة للمتطرفين عند الكتاب الفرنسيين، بينما يخضع نفس الخطاب لمعاملة مختلفة بين الكتاب الناطقين بالفرنسية الذين يُوجّه إليهم كثيراً الاتهام بالدفاع عن المتطرفين. وفي هذا البحث، يتجه اهتمامنا بوجه خاص إلى هذين النوعين من الخطاب وما يوجد بينهما من اختلاف في تناول والمعالجة؛ حيث يري أحدهما المتطرف بوصفه مداناً، بينما يري النوع الآخر المتطرف بوصفه ضحية. وسنقوم بدراسة هذين الخطابين المختلفين من خلال عمليين أدبيين متشابهين بدرجة كبيرة جداً لكاتبتي ملتزمتين، هما إميلي فريش في *سأتقنكم جميعاً* (يناير ٢٠١٦) ودونيا بوزار في *تم تجنيد أعر صديقة لي* (أبريل ٢٠١٦). وسيتم عقد دراسة مقارنة بين هاتين الروائيتين بالإضافة إلى دراسة حجائية لإظهار الرؤى المختلفة لهاتين الكاتبتين تجاه المتطرفين والتي لا تكشف عن نفسها إلا بطريقة مستترة للغاية. ولا يقتصر أهمية هذا البحث على المقارنة بين روايتين لم تتعرض لهما الدراسات السابقة على حد علمنا، بل و أكثر من ذلك أنه يعالج موضوعاً لا زال حتى الآن من مواضيع الساعة ولا زالت تهتم به الدراسات المعاصرة بشكل متزايد لإظهار الطريقة التي يتبعها الكتاب للكتابة عن الإرهاب. كما تتيح المقارنة بين النهجين اللذين اتبعتهما الكاتبتان أيضاً إبراز الخصائص المشتركة التي تميز هذا النوع الروائي، وكذلك الكشف عن تقنياتهما الجدلية المختلفة لمحاربة التطرف. ومن الجدير بالذكر أن اهتمام هذه الروايات ينصب بشكل أساسي على خطتها الدعائية لترويج الصورة الحقيقية للإسلام، وفي الرغبة في معارضة الخطاب الجهادي عن طريق خطاب مضاد يُنذِر بخطر لم يعد أحد بمنأى عنه، ألا وهو خطر التطرف الديني. ان الإجابات التي سيقودنا إليها تفكير كل من فريش و بوزار حول ظاهرة التطرف الرقمي لن تكون قابلة للتطبيق عليهم فحسب. ومن ثم نري من الأهمية التوصية بإجراء المزيد من الأبحاث المقارنة حول كُتّاب آخرين من أصول وثقافات ومواقف مختلفة من أجل دراسة طرق أخرى للكتابة عن هذه القضية.

كلمات مفتاحية : دراسة مقارنة – الحجاج البلاغي – رواية التطرف الديني – خطاب التأييم و الإدانة – خطاب الضحية

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

Abstract

Novels discussing rapid radicalism which focus on the digital recruitment of French adolescents through the Internet have gained popularity since the Bataclan attacks that France witnessed in 2015. Radicalization is most often the object of a discourse of guilt and condemnation among French writers but it undergoes a different treatment among francophone writers who are frequently accused of defending extremists and considering them as victims. In this research, our attention is directed in particular to these two types of discourse and the differences between both of them. While one type sees the extremists as condemned, the other type sees them as victims. This paper examines such diverging discourses through the works of two notable writers, Emilie Frèche in *I Will Save You All* (January 2016) and Dounia Bouzar in *My Best Friend Got Recruited* (April 2016). A comparative study will be conducted between the two novels as well as an argumentative study to examine how different these two writers envision extremists and who reveal themselves in quite subtle ways. The importance of this research is not limited to the comparison between two novels that have not been covered by previous studies to the best of my knowledge but it also lies in the treatment of a subject that is still relevant and which contemporary studies are increasingly dealing with to understand ways in which authors write about terrorism. Comparing the two approaches by both writers also makes it possible to highlight the common specificities which distinguish this novelistic genre, as well as to reveal their various argumentative techniques that resist radicalization. Both novels primarily examine the propagandist project while attempting to promote the true image of Islam as well as opposing the jihadist discourse through a counter-discourse which warns us against an imminent danger that no one is immune from, namely the danger of radicalization. The answers that the reflections of Frèche and Bouzar will provide on the question will not only be applicable to them but to other writers as well. Hence,

Névine Magued

this paper recommends the need for further comparative research on other writers of different origins, cultural backgrounds and standpoints in order to study other ways of writing and thinking about radicalization.

Keywords: Comparative study – Rhetorical argumentation – Novel of radicalization – Discourse of guilt and condemnation – Discourse of victimization

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar.

Névine Magued

Professeur-adjoint

Faculté des Lettres – Université du Caire

« Profitons de leur sottise le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la faiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur faible, pour en tirer quelque profit. »

(Molière, *L'amour médecin*, 1665)

Le roman consacré au radicalisme¹ a connu une vogue après les attentats de Paris de 1995. Puis, avec les fameux attentats du Bataclan du 13 novembre 2015 qui ont fait plus de 130 morts et plus de 350 blessés, le genre connaît de nouveau une relancée. La littérature foisonne en effet d'une multitude d'écrits romanesques qui traitent du phénomène de la radicalisation des jeunes et de leur embrigadement numérique via les réseaux sociaux et le darknet. Ce phénomène est appelé alors par les spécialistes la « radicalisation express »² laissant entendre la rapidité avec laquelle elle a lieu. Des prédateurs professionnels spécialisés dans l'art de l'embrigadement des adolescents profitent de la fragilité de leur âge et de leur ignorance du vrai islam. Ils vont à la chasse sur le web de ceux qui ont le profil psychologique le plus faible sans qu'aucun contact physique ne les réunisse à eux mais uniquement virtuel.

Cette littérature qui aborde les mêmes événements terroristes et les mêmes thèmes presque stéréotypés subit pourtant un traitement différent dans l'optique des écrivains français par rapport à leurs homologues francophones. Alors que le discours sur les radicalisés tend à les culpabiliser dans l'approche des écrivains français, il les fait plutôt apparaître comme des victimes dans

l'approche des écrivains francophones quoique de façon très subtile et sous-jacente qui mérite l'examen.

Cette recherche s'intéresse alors à étudier ces deux approches différentes à travers deux œuvres en bien de points similaires, parues approximativement ensemble, à savoir *Je vous sauverai tous* (janvier 2016) d'Emilie Frèche et *Ma meilleure amie s'est fait embrigader* (avril 2016) de Dounia Bouzar. L'œuvre de cette dernière, contrairement à celle entièrement fictive de Frèche, est tirée d'une expérience réelle, de l'histoire de Meïli (15 ans) dont le poème donné à lire dans l'épigraphe revient dans l'œuvre³ comme étant celui de Camille, son double fictif. Cette recherche qui traite d'un sujet qui demeure toujours d'actualité s'inscrit dans les études contemporaines qui s'occupent de plus en plus de la manière qu'entreprennent les écrivains pour écrire le terrorisme⁴, d'où son originalité. L'intérêt de l'étude tient également au fait que la comparaison entre les deux œuvres n'a fait l'objet d'aucune étude antérieure à notre connaissance.

Si prévenir des méthodes sectaires d'endoctrinement pour ne pas avoir à guérir est le but de cette littérature, la question est de savoir comment les deux écrivaines du corpus engagent leur discours dans cette voie ? Mais surtout comment leurs réflexions sur la radicalisation se ressemblent pour subir ensuite des changements presque imperceptibles particulièrement en matière de culpabilisation et de disculpation des radicalisés de leurs torts ?

Pour répondre à cette problématique, une étude comparative tout aussi bien que rhétorique seront menées conjointement afin de montrer les visions différentes de ces deux femmes écrivaines française⁵ et franco-algérienne⁶ dans le traitement du même thème. Une vision qui diffère non seulement entre les deux auteurs de religion différente⁷ mais aussi entre les deux narratrices de leurs romans, l'une étant la mère d'une radicalisée et l'autre étant sa meilleure amie. Animées par un même sentiment de culpabilité, chacune essaie de s'expliquer comment s'est fait l'embrigadement de leurs proches sous leurs yeux sans avoir rien vu.

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

Quoique l'amour d'une mère pour son enfant est incontestablement plus fort que celui que l'on peut sentir pour sa meilleure amie, on remarquera étrangement que le pardon va venir de l'amie plutôt que de la mère pour son enfant qui s'est radicalisé. Ce pardon est symptomatique de l'apologie – diraient ses critiques – , plutôt de la compréhension, disons-nous, qui se dégage du discours de Dounia Bouzar par rapport à celui d'Emilie Frèche.

Deux parties diviseront alors cette étude pour tracer les similitudes et les différences qui s'établissent dans le discours de la radicalisation chez ces deux auteurs allant *a priori* de la culpabilisation à la victimisation des radicalisés.

De la culpabilisation des radicalisés

Au long des siècles, l'Histoire a été témoin des souffrances de l'humanité à cause du terrorisme et des idéologies extrémistes qui y régnaient. Des études et des centres de recherche ont confirmé que le terrorisme a traversé un certain nombre de phases jusqu'à aujourd'hui. La première génération de terrorisme est apparue, tout d'abord, au cours de l'ère coloniale ; puis la deuxième génération s'était fait associer à la guerre froide entre les États-Unis d'Amérique et l'Union soviétique. Les accusations de terrorisme étaient attachées à des groupes de gauche dans tous les pays du monde, tels que les " Baader-Meinhof " en Allemagne, les Brigades rouges en Italie, l'Armée rouge en Irlande et d'autres groupes qui ont utilisé la violence pour atteindre leurs intérêts. Les groupes séparatistes n'ont pas été exemptés de l'accusation de terrorisme, y compris même les groupes de résistants qui cherchaient l'indépendance de leurs colonisateurs⁸.

Avec la fin de la guerre froide qui a transformé les États-Unis en leader mondial et avec la révolution des communications puis les manifestations du phénomène de la globalisation, une nouvelle génération de terrorisme est enfin apparue. Il s'agit d'une génération des plus redoutables dans l'utilisation des technologies modernes et du « cyber espace » pour des fins terroristes au point

qu'on a qualifié ses éléments de terroristes "globalisés", dirigés par l'organisation Al-Qaïda, par Daesh ainsi que des groupes d'extrême droite.

La littérature sous toutes ses formes était présente tout au long de ces différentes phases de terrorisme⁹. Une présence qui s'est accrue surtout après les fameux attentats du *World Trade Center*. Et parce que le terrorisme était attaché à des conditions politiques, sociales et économiques, tous les traitements qui s'y faisaient dans la littérature mondiale étaient également affectés par la nature politique et sécuritaire. Mais l'on pouvait constater que les œuvres littéraires qui traitaient du phénomène étaient généralement pauvres, faibles et superficielles¹⁰. Le terroriste y était représenté le plus souvent de manière stéréotypée¹¹, grotesque¹², vu du dehors¹³ au lieu d'étudier sa personnalité en profondeur et objectivement. Les aspects même du phénomène – ses causes, ses mobiles et ses buts – n'y étaient que rarement traités. Cela est dû à des raisons politiques et sécuritaires par crainte de faire sympathiser le public avec le terroriste en raison des circonstances parfois injustes liées à l'origine du phénomène (misère, injustice, intolérance, chômage, inégalité, exclusion, etc.) ; et de peur aussi de faire légitimer l'action terroriste en tant que moyen politique d'atteindre ses fins. A cause des mauvais traitements du phénomène par les hommes de lettres ou par les politiques, on pouvait voir des confusions émaner chez le grand public entre l'islam et ceux qu'on appelait les « islamistes » ou groupes de l'islam politique ; et des assimilations entre ce qui n'est qu'une conversion à l'islam radical au terrorisme djihadiste¹⁴. En effet, il n'est pas nécessaire que tous les extrémistes intellectuels ou les radicalisés se transforment en terroristes car de nombreux extrémistes intellectuels rejettent complètement l'usage de la violence¹⁵. Il n'est pas non plus nécessaire que le terroriste qui utilise la violence soit un radicalisé car certains d'entre eux sont des criminels fichés auprès des autorités ; certains ont subi de graves injustices ou une oppression psychologique et/ou physique ; et d'autres ont recours à la violence pour se venger des autorités ou de la société.

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

En France, en particulier, avec l'émergence des attentats terroristes du RER B de Saint-Michel depuis 1995 puis leur retour retentissant à Paris et à Nice en 2015 et 2016, les écrivains se sont souciés de plus en plus à écrire sur ce phénomène surtout après l'entrée dans une nouvelle phase impitoyable de terrorisme par l'embrigadement de jeunes français adolescents via Internet. On voit alors émerger un nouveau type de romans. Certains de ces romans se spécialisent dans l'étude du phénomène du terrorisme et d'autres traitent plutôt du phénomène de l'extrémisme religieux et de la radicalisation chez les adolescents non musulmans, c'est le cas de nos deux femmes écrivains Emily Frèche et Dounia Bouzar. Les écrivains se ressemblent et diffèrent en même temps dans l'écriture sur ce phénomène selon leurs origines, leurs croyances, voire même leurs religions : s'ils ont tous en commun de figurer l'extrémiste, ils n'en font pas de même pour comprendre ses motivations.

Mais de manière générale, on constate que la littérature qui traite du radicalisme religieux a des spécificités bien communes. Elle cherche à figurer le radicalisé ; à parler plus ou moins de ses motivations ; à montrer comment s'établit le processus de son embrigadement et enfin à proposer le remède pour le déradicaliser et le déprogrammer de l'influence de son gourou et des fausses idées reçues sur l'islam. Si l'écrivain ne présente pas de solution pour déradicaliser les extrémistes dans son roman, du moins laisse-t-il au lecteur le soin de voir comment peut-on traiter ce phénomène et la solution qu'il juge appropriée.

Il s'agit ainsi d'une littérature à clichés où les écrivains répètent les mêmes idées et les mêmes processus d'embrigadement suivis à l'encontre des jeunes sur la toile de sorte que leurs œuvres pourraient se lire comme en abyme tellement elles partagent les mêmes liens d'affinités.

Elle se présente ainsi comme une littérature didactique voire engagée qui cherche à instruire le lecteur par un contre-discours pour qu'il ne tombe pas lui aussi dans le piège du discours djihadiste des rabatteurs et de leur manipulation et pour qu'il sache

aussi comment s'en sortir. Il s'agit de le prévenir contre le danger de l'embrigadement à l'islam radical, un danger que nos deux écrivaines tendent à rapprocher similairement de la toxicomanie¹⁶ ou de la maladie du cancer¹⁷ parce qu'il mène les jeunes tout aussi bien à leur perte.

On voit les écrivains en effet s'efforcer à éclairer les lecteurs sur les méthodes d'embrigadement et les techniques employées vis-à-vis des proies ; dévoiler les signes de rupture ou les « *indicateurs de radicalisation* »¹⁸ pour permettre aux familles et aux proches de savoir identifier ou diagnostiquer la radicalisation de leurs enfants¹⁹ ; pour enfin leur laisser comme un médecin une ordonnance qui leur montrerait la voie pour guérir leurs enfants et les faire revenir à eux. Il faut savoir en effet que D. Bouzar a forgé une méthode expérimentale qu'elle a appliquée sur des centaines de radicalisés et qui a réussi à les faire revenir à la raison²⁰. Une méthode de guérison ou de sevrage appliquée à la lettre d'ailleurs par son homologue Frèche dans la déradicalisation de Solenn par Laurence.

Chacune de ces écrivaines s'arrête donc dans son récit sur des points analogues qui diffèrent seulement en doses et en quantités, pouvant mettre la lumière, un peu plus ou un peu moins, sur les mêmes évocations.

Les similitudes vont parfois même jusqu'à la manière de la composition des œuvres, ce qui a de quoi étonner. En effet, les deux romans de Bouzar et de Frèche, publiés presque en même temps, sont identiques dans la structure même qui les compose. Les deux écrivaines n'architecturent pas leurs romans à la manière d'un *thriller*, qui est aussi l'une des formes adoptées dans l'écriture du genre mais à la manière d'un journal intime qui fait entrecroiser les visons kaléidoscopiques différentes des radicalisés et de leur famille ou ami(e). Si l'on ne savait pas que trois mois seulement séparaient la sortie de ces romans, on aurait bien pu croire que Bouzar avait copié Frèche, tellement leurs œuvres se ressemblent ou inversement²¹. Dans *Je vous sauverai tous*, trois récits, temporellement différents, s'entrelacent dans l'écriture de la

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

tragédie d'une famille brisée après le départ de leur fille pour le Shâm : la mère Laurence, de nationalité française ; le père Samir Kidir, d'origine algérienne ; et leur fille unique Eléa, franco-algérienne. Tous les trois tiennent, à part, un journal qui sert aux parents de cure à leur malheur en s'y épanchant, de confiance à Eléa et de récit de leur histoire aux lecteurs. *Ma meilleure amie s'est fait embrigader*, fait croiser, quant à elle, deux récits uniquement²² : celui de Sarah, d'origine algérienne et de son amie française qui s'est radicalisée, Camille, qui, à l'encontre de son homologue Eléa, sera arrêtée par la police au moment de son départ. Sarah, musulmane modérée sera la première à découvrir la radicalisation de son amie, avant même sa famille. Ce qui souligne combien Sarah est bien plus proche et plus soucieuse des changements qu'elle opère sur son amie que sa propre famille. Cette technique de composition kaléidoscopique des points de vue permet d'entrer dans l'esprit du radicalisé, de suivre à la trace ses pensées et de l'entendre parler lui-même de ses motifs. Elle pourrait ainsi le faire excuser si les écrivains n'y prennent pas garde.

Toutefois, les liens d'affinités qui nous intéressent dans l'étude des deux œuvres car elles se rattachent à notre problématique de recherche sont celles relatives à leur emploi d'une rhétorique de la culpabilisation quasi-similaire qui semble s'organiser sur trois phases essentielles. Les deux auteurs adressent leur culpabilisation tout d'abord à l'entourage tout proche des radicalisés pour n'avoir pas pu distinguer les signes de radicalisation de leurs enfants. C'est alors l'occasion pour elles de faire de leur œuvre un guide au lecteur pour l'instruire et l'empêcher de tomber dans les erreurs des familles de leurs romans. Ensuite, elles mettent dans une seconde phase tout le blâme sur les rabatteurs qui dominant l'art de piéger les adolescentes sur la toile via les mêmes techniques de manipulation. Des reproches sont enfin adressés à leur gouvernement pour les erreurs commises dans la gérance de ce dossier.

La culpabilisation des radicalisés eux-mêmes est par contre le point sur lequel les deux écrivaines s'opposent de façon presque insaisissable et qui fait apparaître leur différence d'optique issue de leur appartenance à des cultures et à des croyances différentes. Frèche a beau paraître objective dans le traitement du thème de la radicalisation mais son jugement personnel transparait malgré tout.

En effet, tout au début de son récit, on pourrait croire que Frèche essaie de porter pour coupables les parents d'Eléa à force de faire revenir le même refrain des auto-culpabilisations que s'adressent la mère et le père de l'adolescente. On les voit tout le temps se lamenter pour n'avoir rien su voir malgré la présence des signes ou « *d'indicateurs d'alerte* »²³ (selon la terminologie de Bouzar) comme l'éloignement de leur fille envers ses amis et sa famille ; son changement vestimentaire voire alimentaire ; l'arrachement de la photo qui la réunissait avec son petit ami, Marin ; ses propos haineux envers le patron de sa mère du fait seulement d'être juif²⁴ ; etc. L'aveuglement de Laurence s'observe dans un lexique qui reprend toujours les mêmes mots : « *comment n'ai-je rien vu* ». Lorsque les signes avant-coureurs apparaissent sur sa fille et qu'elle en reçoit des alertes par ses amies, en particulier par Johanna, Laurence n'y accorde aucun crédit : « *En réalité, j'avais même trouvé Johanna gonflée de me parler ainsi* »²⁵. Son père, Samir, quant à lui se reproche, d'avoir été témoin à un certain moment, de la radicalisation de sa fille lorsqu'il l'a surprise avec son *niqab* seule dans sa chambre d'hôtel lors de leur voyage ensemble en Espagne, mais de n'avoir rien pu dire à sa femme²⁶. L'auto-culpabilisation par les parents pour n'avoir rien su voir ou pour n'avoir pas réagi assez vite est un leitmotiv récurrent dans ce genre de roman.

Tout comme Frèche, Bouzar souligne chez Sarah le même examen de conscience. Celle-ci se reproche de façon répétitive dans l'histoire de n'avoir pas pu voir les signes de radicalisation de Camille que bien trop tard :

« *Je n'ai pas réagi assez vite. Camille s'est fait embrigader la semaine suivante. Le temps que je commence à me renseigner et*

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

à comprendre, c'était déjà trop tard. Camille volait déjà vers la Syrie (...). Longtemps, j'ai cherché depuis quand elle avait changé. C'est une obsession. Pourquoi n'ai-je rien vu, rien senti ? En boucle, je repasse chaque souvenir, je remonte le temps... »²⁷

Amina, la maman de Sarah essaie même d'apaiser les remords de conscience chez sa fille par des mots qui tiennent les rabatteurs pour les vrais coupables (technique psychologique de projection) : « *Tu vois que tu n'as rien à te reprocher, ce sont les rabatteurs qui leur apprennent la technique de la dissimulation... » ça, je le savais déjà, et ça ne change rien à ma culpabilité. C'était ma Camille, ma mapv, et j'aurais dû voir, c'est tout.* »²⁸

Puis arrive la deuxième phase où il ne s'agit plus de culpabiliser la famille des radicalisées mais de mettre tout le blâme sur les rabatteurs professionnels qui savent piéger savamment les adolescentes qui ignorent tout de l'islam sur la toile. Là aussi, il ne s'agit pas de culpabiliser la radicalisée elle-même mais de la présenter comme la victime d'un jeu de manipulation qui dépasse son entendement. Les procédés machiavéliques d'embrigadement numérique communément adoptés auprès des jeunes sont dévoilés dans le dessin de déculpabiliser tout d'abord les radicalisés, en les montrant comme les victimes d'une manipulation mentale et psychique dont ils n'y peuvent rien. Les centaines de vidéos et d'images que les rabatteurs leur font visionner sur la corruption de leur société dite de « *khouffars* » qui laisse sans rien faire à Bachar El-Assad commettre ses horreurs en Syrie²⁹ ; les théories conspirationnistes³⁰ par lesquelles on leur remplit la tête nuits et jours ; sans parler de leur persécution par des « sœurs » qui ne cessent de leur faire des lavages de cerveau³¹ achèvent de les influencer. Ces victimes on les a « volés », « enlevés », « *kidnappés* » à leur famille, c'est le lexique qui revient tout le temps sous la plume de Laurence, la mère d'Eléa³². Un lexique équivalent chez Dounia Bouzar les montre aussi comme dépossédés de leur être, comme hypnotisés et transformés en « *automate(s)* » ou en « *robots* »³³.

Mais entre temps, on voit les deux écrivaines adresser semblablement les mêmes attaques à leur gouvernement pour une faille juridique exploitée par les djihadistes en leur intérêt :

« *En effet, tout le monde l'ignore mais un mineur peut voyager à l'intérieur de l'espace Schengen sans autorisation parentale. Les djihadistes se sont aperçus de cette faille juridique et emmènent des jeunes dès 14 ans en Syrie ou en Irak.* »³⁴. Le père de Camille est « *en colère contre le gouvernement pour cette histoire de sortie de territoire sans autorisation parentale.* »³⁵

Les griefs se font encore plus forts chez Frèche s'agissant du refus de l'Etat français d'envoyer ses militaires en Syrie pour rapatrier les enfants évadés de leur famille et les sauver de l'emprise de Daesh : « *Non, me dit-on, mais même si c'était oui personne n'irait, parce que personne ne veut voir nos enfants revenir, parce que nos enfants ne sont plus seulement nos enfants, ils sont les ennemis de la France.* »³⁶

Cependant, l'argumentation des deux écrivaines ne se joint plus au moment où l'une condamne plus que l'autre la radicalisée de son roman. On voit que même le grand amour qu'a Laurence pour son enfant et qui l'amène à tout faire pour partir après elle en Syrie afin de la récupérer et la sauver de l'emprise de Daesh ne suffit pas à lui faire pardonner l'acte de radicalisation de sa fille. Une rhétorique offensive à l'égard de sa fille qui n'existait pas au début apparaît à la fin du roman.

Ainsi, lorsque Marin s'auto-culpabilise, croyant être la cause de la radicalisation d'Eléa, Laurence ne le porte pas pour responsable :

« *Sais-tu que juste après ton départ, Marin est venu un soir sonner à notre porte ? Il s'en voulait tellement, le pauvre... Il n'arrêtait pas de dire que c'était de sa faute, que s'il ne s'était pas si mal comporté avec toi, tu ne serais jamais tombée dans les filets des recruteurs de Daech. Il a fini par s'effondrer en larmes, au pieds de ton père en implorant son pardon, mais ton pauvre père n'était tellement pas en état de le lui accorder... Si tu savais dans*

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

quel état ton père était, après ton départ... Et puis pardonner quoi, de toute façon ? Marin n'était pas responsable de ta radicalisation, pas encore moins de ton choix de partir en Syrie. »³⁷

D'un seul trait de sa plume, Laurence raye toutes les auto-culpabilisations du début et se montre même bien plus indulgente à l'égard de Marin, désigné par un modalisateur affectif « le pauvre » alors que son ton devient froid et presque glacial en parlant de sa fille qu'elle tient entièrement pour responsable de son acte et de son choix de partir en Syrie :

« Personne n'est responsable de cela. Et sans doute qu'une autre que toi, qui aurait pourtant eu les mêmes parents, les mêmes amis, le même parcours, ne serait pas tombée dans ce piège. On ne sait jamais ce qui fait d'une personne une proie, ni pourquoi l'emprise fonctionne sur un individu et pas sur un autre. Une sensibilité particulière, sans doute... Un moment aussi, évidemment. »³⁸

Laurence-Frèche énonce ici une vérité générale sur les mobiles ou les raisons qui font d'un individu une proie déclarant sur un ton sans répit pour sa fille qu'ils fonctionnent pour les uns et pas pour les autres, disculpant par là-même tout l'entourage d'Eléa pour ne la rendre que comme la seule coupable.

Les accusations de Laurence pour sa fille se transforment alors en des attaques *ad personam* (contre la personne) pour condamner son double jeu et sa pratique de la *taqiya*³⁹ envers sa propre famille. Par une mise en comparaison antithétique entre les deux amies radicalisées Solenn et Eléa, on voit Laurence pardonnant à la première son dérapage dû à son très jeune âge, n'ayant que 14 ans seulement, sans pouvoir faire de même avec sa propre fille, étant plus mûre :

« Solenn avait quatorze ans. Personne n'aurait pu imaginer, surtout à l'automne 2014, qu'elle avait l'intention de partir en Syrie – c'était vraiment les tout premiers départs – mais elle était une enfant extrêmement difficile, sans la maturité pour jouer, comme toi, un double jeu »⁴⁰.

Les attaques de Laurence contre sa fille prennent enfin un tournant argumentatif décisif avec le choix de Frèche d'opter pour une argumentation par les conséquences tragiques qu'ont eu les actes d'Eléa sur sa famille et ses proches.

Laurence tient sa fille pour coupable en lui montrant les effets tragiques résultant de sa radicalisation, jouant ainsi sur ses affects : son père Samir, devient fou et sera interné à l'hôpital. Il se suicide après les attentats de Charlie Hebdo à la fin du roman. Marin, l'ex-petit ami d'Eléa, meurt, quant à lui, dans les événements du Bataclan. Sa mère Laurence est tarée et diffamée dans son voisinage par la honte de la radicalisation de sa fille⁴¹. Elle décide déraisonnablement de partir en Syrie pour aller sauver sa fille, se risquant ainsi dans un aller sans retour où elle pourrait perdre sa vie. Le récit de ces tragédies sert ainsi à mieux accuser Eléa par une argumentation par les conséquences de son acte sur le plan familial et national.

En fait, les écrivains de ce genre de roman emploient la culpabilisation comme une méthode de sevrage par laquelle ils cherchent à conduire les radicalisés à se repentir en leur faisant voir la gravité de la faute commise. Cela s'effectue par la manipulation des affects. En effet, chacune de nos écrivaines s'ingénie à trouver les bonnes techniques argumentatives pour persuader les radicalisées de leur roman mais aussi celles ou ceux en devenir de l'être parmi les lecteurs de l'immensité de la faute qu'elles ont commise ou qu'elles peuvent commettre.

Toutes les deux s'emploient par exemple à créer un contraste entre les actes jugés positifs par les radicalisés et la réalité et à le leur montrer pour les désillusionner. C'est ainsi qu'on les voit toutes les deux entreprendre de faire connaître le cauchemar qui attend les jeunes filles radicalisées une fois parties en Syrie. Leur claustration dans des *maqqsars* qui ne diffèrent pas des camps de concentration hytlérien, où elles sont torturées en attendant de les faire marier à un djihadiste sont semblablement évoquées chez les deux écrivaines⁴². Le récit de Frèche sur les *maqqsars* est encore plus dramatisant que celui que nous fait Bouzar. C'est l'une de ses techniques

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

argumentatives pour mieux inspirer la peur aux jeunes adolescentes illusionnées.

Disqualifier le rabatteur en montrant ses techniques de manipulation et en dévoilant surtout la fausseté et les mensonges de cet individu qu'elles ont pourtant cru aveuglement et choisi aux dépens de leur famille est également un autre procédé employé par ces écrivaines pour créer ce même effet de contraste entre les illusions des radicalisés et la réalité. Une technique qui sert à les désillusionner et en même temps à les faire culpabiliser en leur révélant le double jeu que leur gourou emploie à leurs égards, notamment en matière de ses promesses de mariage livrées à une dizaine d'autres filles qu'elles :

Oum Leila ou Solenn « *était en lien depuis des mois avec Abou Ali. Il lui avait promis, comme à toi, de l'épouser, mais ni toi ni elle ne saviez qu'il jouait ce double jeu. Solenn a appris qu'il avait fait cette promesse à des dizaines d'autres jeunes filles à travers toute la France pour les attirer en Syrie.* »⁴³

Bouzar montre, quant à elle, le détournement du rabatteur de Camille, une fois qu'il comprend qu'elle ne pourra plus lui servir, ayant été fichée par les autorités de son pays et serait donc une source de danger pour lui :

« *Cette indifférence me fait encore plus de mal que des insultes. Il me parle comme s'il ne me connaissait pas. Nous avons passé des heures à échanger, pour ne pas dire des jours et nuits... Je me suis confiée à lui. Je lui ai tout livré de ma vie, même ce que Sarah ignorait... J'ai mal au cœur d'être traitée comme si je n'existais plus à ses yeux.* »⁴⁴. « *Je le sais, qu'ils ne reviendront pas. Je suis fichée et serais une source de danger pour eux. Ils vont aller chercher d'autres brebis isolées.* »⁴⁵

Discrediter Daesh ou la Dawla en qui les radicalisés croient tant en insufflant le doute dans les fausses interprétations qu'elles reçoivent de leurs rabatteurs sur l'islam ou dans le vrai visage qu'elles ne connaissent pas de Daesh, est employé dans les mêmes visées⁴⁶. En effet, on va voir les deux écrivaines multiplier des

mises au point et des corrections qui innocentent l'islam des pratiques terroristes de Daesh. Au discours djihadiste qui pousse à la radicalisation par la propagande des rabatteurs, ces écrivaines opposent un contre-discours visant à démontrer la fausseté et la nature manipulatoire de la propagande djihadiste. La différence de religion n'influe en rien sur la conception qu'a Frèche de l'islam qui cherche, tout comme Bouzar, à le purifier de l'organisation terroriste. On les voit alors inonder leurs romans de corrections au sujet des mauvaises interprétations sur l'islam⁴⁷ surtout celles qui leur font croire que la mort prévaut à la vie⁴⁸. Les prédateurs cherchent à convaincre leurs proies de mourir en martyr, de se tuer et de tuer autrui ; « *or en islam, la vie est sacrée* »⁴⁹, corrige Bouzar, Dieu ne demande à personne de tuer en son nom⁵⁰. Il s'agit pour ces écrivaines de montrer le vrai islam que les radicalisés ne connaissent pas ni même le lecteur et qui les rend facilement manipulables⁵¹ par les rabatteurs. C'est en effet, le but de Bouzar, tel qu'elle le confie dans la postface de son roman : « *J'ai écrit ce livre pour que vous sachiez que Daesh n'est pas l'islam, que Daesh n'atteint pas que de jeunes de familles musulmanes, que Daesh ne se présente pas avec son vrai visage...* »⁵².

Dirigeant un centre de déradicalisation et contactant quotidiennement des repentis ou des déstabilisés, D. Bouzar est la plus apte à nous dire les faux mensonges que les rabatteurs leur communiquent sur l'islam pour les leur corriger que ce soit sur le port du niqab, de la *niya* ou l'intention, des théories de complot, de l'emploi même du mot « djihad » loin de son sens⁵³ etc. Par ces corrections, son livre ainsi que celui de Frèche, font la propagande au lecteur du vrai islam. L'Islam se trouve à la fin innocentée par cette façon intelligente de mettre en parallèle les deux visions antithétiques de l'islam radical de Daesh par rapport au vrai.

Il en ressort que Camille réalise à la fin ses erreurs et dénonce, dans une longue argumentation sur deux pages entières qui prennent la forme d'un pamphlet, les pratiques mensongères de Daesh pour l'islam, reconnaissant qu'« *Il n'y a pas la moindre goutte d'islam chez Daesh.* »⁵⁴ et que « *La Dawla est une mafia* »⁵⁵.

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

Disqualifier également leur propre enfant, en affichant leur pratique de double jeu et de manipulation sur leur propre famille et en avouant la honte sentie par les parents envers eux à ce sujet sert à jouer avec l'émotion des radicalisés pour les pousser à avoir honte d'eux-mêmes⁵⁶.

Les mettre également face à face avec les images des morts du Bataclan, auxquels Camille n'y avait jamais pensé, est une autre manière de réveiller, par l'impact choquant de l'image, leur conscience et de provoquer chez elle(s) un sentiment de honte d'avoir fait part d'une organisation terroriste qui ne fait que tuer des innocents.

Puis une autre technique consiste enfin à les confronter avec l'expérience d'autres adolescents qu'eux, rencontrés au centre de thérapie, pour les entendre parler du même parcours de manipulation par les rabatteurs, des mêmes mensonges et de la vérité de l'enfer trouvé au lieu du paradis qu'il leur était promis une fois ayant fait leur traversée dans le monde de Daesh. C'est l'occasion ici de Bouzar, plutôt que de Frèche, de montrer ainsi les radicalisés comme les victimes d'un rêve utopique et chimérique qu'on leur vendait⁵⁷: « *C'est vieux comme le monde, de piéger des enfants et des jeunes en leur vendant du rêve...* » ; nous dit Bouzar dans sa postface, sur un ton de compassion envers ceux qu'elle voit comme victimes d'un piège.

Ainsi démontrée, la culpabilisation des radicalisés chez Frèche apparaît bien comme une méthode de sevrage pour les pousser à regretter leurs actes. Chez Bouzar, le décalage qu'elle montre aux jeunes entre la réalité de Daesh et le rêve qu'on leur vend sert plutôt à pousser le lecteur à mieux les comprendre et à compatir à leur égard. Le positionnement de Frèche apparaît ainsi comme beaucoup plus rationnel par rapport à Bouzar pour les radicalisés. Les retournements observés dans l'argumentation de Frèche par le biais de Laurence et qui lui font culpabiliser sa fille malgré son amour pour elle, prennent une tournure beaucoup moins affective que dans l'optique de son homologue francophone. C'est

ce qui va justement la différencier de l'argumentation de Bouzar qui pense plus avec son cœur qu'avec sa raison.

Vers une apologie des radicalisés

Les liens d'affinités entre les deux romancières sont si grands qu'ils ne font pas tout d'abord distinguer les divergences de leur optique. C'est en suivant leur parcours argumentatif dans le traitement de la radicalisation que l'on peut mesurer les fines différences qui les séparent.

Bouzar partage avec Frèche ses mêmes préoccupations à figurer le rabatteur et ses techniques d'embrigadement mais diffère d'elle lorsqu'il s'agit de condamner la radicalisée de son roman. Frèche s'arrête sur les motivations d'Eléa mais elles ne justifient pas chez elle son acte à l'opposé de Bouzar. L'intransigeance de l'une par rapport à l'indulgence de l'autre dans le traitement de la question des radicalisés trahit leur positionnement.

Alors que Frèche part d'abord d'une victimisation d'Eléa en soulignant sa manipulation par son rabatteur, elle ne maintient toutefois pas cette position du bout en bout de son roman, puisqu'on la voit à la fin ne culpabiliser qu'Eléa par sa mère qui se montrait pourtant jusque-là comme compréhensive⁵⁸. La décision de départ de Laurence derrière sa fille partie en Syrie n'est présentée que comme la quête d'une mère tentant de sauver sa fille par amour maternel uniquement et non pas parce qu'elle la juge innocente de son acte. Le cas d'un grief identitaire chez sa fille ne justifie pas ce qu'elle a fait.

Dounia Bouzar, quant à elle, ne change pas son attitude et reste stable dans son désir de victimiser Camille tout au long de son roman.

L'argumentation défensive de Bouzar pour Camille ou pour son double Meïli, se fait alors de plusieurs manières, allant de la justification de ses mobiles ; à une argumentation par l'absurde entre la disproportion de la peine assumée à Camille par rapport à la réalité de son acte ; pour enfin établir une mise en parallèle antithétique entre les deux images de celle-ci avant et après sa repentance.

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

Originnaire d'une famille française à part entière, Camille ne présente pas le cas d'un grief identitaire comme c'est le cas de la beure franco-algérienne, Eléa, mais d'un grief personnel. Sa nature rêveuse, en quête d'un monde utopique est présentée par Bouzar comme un trait personnel qui explique ses motivations et que lui reconnaît son propre père⁵⁹. Camille s'était inventée une double vie, vécue intérieurement à l'insu de ses parents et qui l'isolait du monde réel qu'elle voyait comme un monde « pourri » et « froid » mais qu'elle ne traverse plus seule depuis s'être convertie à l'islam⁶⁰. Bouzar fait plonger le lecteur dans la tête de Camille. Cette technique qui consiste à nous permettre de suivre les pensées intérieures du personnage, de révéler ses douleurs ou ses égarements grâce à une focalisation omnisciente sert à nous faire sympathiser avec lui :

« Parfois je me demandais si j'étais vraiment normale. Je me disais que j'allais passer ma vie comme ça, à m'inventer une vie parallèle, je craignais de ne rien faire de ma vraie vie. A force de m'évader, c'était de plus en plus dur de faire des efforts dans le monde réel. Et puis c'est parti d'un coup. Je me suis retrouvée seule au monde. C'était le vide absolu. A quel moment ? Pourquoi ? Je ne sais pas trop... »⁶¹.

Camille avoue ne pas savoir elle-même pourquoi elle a fait ce basculement. Le lecteur peut, lui, apporter la réponse à ses questions du moment qu'il possède cette omniscience voulue par l'écrivaine et qu'il a compris par le biais de la psychologue de la Préfecture qui oriente les familles des radicalisés à savoir comment se conduire avec eux. C'est à cause de sa fragilité d'adolescente dont parlait la psychologue (le double de Bouzar) mais aussi à cause de sa nature rêveuse telle qu'elle le confie elle-même dans ses mémoires. Le lecteur, liseur-récepteur de toutes ces confidences est ainsi en avance sur les parents même de Camille, il peut comprendre avant eux ce qu'ils n'ont pas compris sur les motifs de la radicalisation de leur fille et même l'excuser. C'est l'effet que cherche à produire Bouzar par ces aveux qui sont destinés à être lus

dans le journal de confidences de Camille par le lecteur uniquement et non par sa famille. Le journal tient lieu dans l'emploi qu'en fait Bouzar d'une défense de son personnage devant le lecteur mais devient chez Emilie Frèche une arme à double tranchant braquée contre lui. Lorsque le journal intime d'Eléa tombe dans les mains de sa mère à la fin du roman et qu'elle y lit les aveux emplis de haine envers sa famille et sa société, il condamne alors sa fille à ses yeux.

En outre, Camille n'est pas présentée comme « une radicalisée politico-religieuse » ou comme une « radicalisée identitaire » mais comme relevant de la catégorie des « non-radicalisés » qui « sont mus par une volonté « romantique » ou « humanitaire » et dépolitisée »⁶², ce qui a lieu d'attendrir le lecteur pour cette adolescente naïve et innocente. Profitant de la nature rêveuse et de la volonté humanitaire de Camille, son rabatteur adapte son discours en fonction du sens qu'elle donne à son engagement⁶³, c'est ainsi qu'il lui fait croire qu'en s'engageant à Daech, elle pourrait apporter, comme elle le désire, son aide humanitaire aux enfants syriens « gazés » par Bachar Al-Assad. Elle pensait qu'en partant en Syrie, on l'engagerait alors comme une infirmière dans un hôpital pour aider à sauver les blessés de la guerre en attendant de lui trouver un mari de rêve, un « *bon moudjahidin* »⁶⁴ semblable à un chevalier qui l'aimerait, protégerait et la ferait vivre dans une maison de paradis, dans « *une villa avec une piscine privée* »⁶⁵. Ces éléments (de leurre) ainsi avancés au lecteur servent à effacer en lui tout sentiment de rancœur envers cette jeune ingénue.

Par ailleurs, Camille est montrée comme une âme sensible qui a besoin de protection. Tout ce qu'elle cherchait chez Daesh était la protection contre l'impureté de son monde à elle, elle ne cherchait qu'à se sauver désespérément de son monde croyant trouver un monde meilleur dans celui promis par Daesh ou la Dawla⁶⁶. « Se sauver », « se protéger » sont en effet le lexique qui revient inlassablement dans ses mémoires afin d'atténuer le jugement du lecteur à son égard et le faire même compatir.

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

Frèche montre aussi le côté sensible et rêveur d'Eléa mais sans l'excuser. Le fait de l'entourer d'une mère et d'un père protecteurs et attachés à leur union familiale malgré les obstacles qu'ils ont connus pour se marier à cause de la famille raciste de Laurence envers Samir l'Arabe, a lieu de condamner Eléa à nos yeux. La haine qu'elle affiche à ses parents dans les expressions verbales de son journal et la joie qu'elle ressent à les tromper quand elle leur fait croire par la ruse de la *taqiya* qu'elle est revenue à son état familial et normal du début sont beaucoup plus mis en valeur chez elle par rapport à Bouzar en vue de la rendre coupable devant le lecteur.

Les parents de Camille, réfléchissant plus tard aux motifs de sa radicalisation, les lient de leur part à la mort de sa grand-mère, événement qui aurait probablement causé une crise psychologique chez leur fille et se culpabilisent de n'avoir « *pas été assez présents* »⁶⁷ pour elle à cette époque : « *De fil en aiguille, ses parents font le lien entre la mort de sa grand-mère et un changement de comportement chez Camille. C'est une époque où tous les deux étaient très occupés.* »⁶⁸. Mais la mère de Sarah, en tant que psychologue, conseille les familles des repentis voire le lecteur de culpabiliser les prédateurs plutôt que de s'auto-culpabiliser : « *Il faut vous concentrer sur les prédateurs, pas sur vous.* »⁶⁹

La même justification sera reprise deux ans plus tard pour expliquer dans un autre roman de Bouzar⁷⁰ la radicalisation d'Alex après la mort de son grand-père qui lui était plus proche que ses parents.

Un autre motif de la radicalisation de Camille est avancé sous forme d'hypothèse par la maman de Sarah qui s'y connaît bien parce qu'elle est psychologue : Camille aurait été victime d'un abus sexuel refoulé dans son inconscient, suppose-t-elle⁷¹, ce qui expliquerait son désir de protection, son attachement quasi maladif à son *niqab* (qu'elle voit comme un « *doudou* »⁷², une armure et une carapace qui la protège,) et ses évasions du monde réel vers un autre

de rêve qu'elle s'invente jusqu'à ce qu'elle ait cru retrouver en Daesh son monde rêvé. Une fois cette thèse énoncée, on voit d'emblée Camille parler du loup de ses cauchemars d'enfance dans son journal⁷³, un loup qui corrobore les présuppositions d'Amina, la maman de Sarah. Ainsi confirmé, ce nouveau motif introduit par Bouzar pourrait tout à fait suffire à gagner l'empathie du lecteur à l'égard de Camille comme il en est le cas avec son amie Sarah⁷⁴.

Laissant Camille elle-même avouer la raison de sa radicalisation à la psychologue de la Préfecture, Bouzar met du sien pour émouvoir le lecteur et le rallier à son personnage : « *Elle retrace son histoire de fille unique angoissée et esseulée, s'attardant sur les nombreuses fois où elle craignait de finir à l'orphelinat si ses parents disparaissaient, surtout après la mort de sa grand-mère.* »⁷⁵. Pour enfin lui faire avouer à la psychologue : « *ce qui m'a attirée à l'islam c'est le paradis, parce que c'est pour toujours...* »⁷⁶. Le commentaire que fait Sarah sur ce discours, fait apparaître sa meilleure amie comme une victime qu'on a manipulée par la peur de ses propres angoisses et provoque la compassion : « *Ils se sont servis de ta propre angoisse pour te faire peur. Tout le monde a peur de mourir, en laissant ceux qu'on aime. Donc ils basent leur propagande sur ton angoisse humaine qui est normale.* »⁷⁷. Et lorsque la psychologue reprend l'argument de Sarah pour amener Camille à penser et lui faire admettre que c'est elle qui voulait mourir et pas Dieu comme essayait de l'en convaincre son rabatteur, Sarah désapprouve la technique de la psychologue, critiquant son excès de rationalisme et son manque d'affection. Là encore, elle joue sur le pathos du lecteur, lorsqu'elle lui fait comprendre tristement que Camille, à son si jeune âge, ne voulait que mourir :

« *La psy a trop insisté. C'est lourd là. Tout ce qu'elle voit, c'est que Camille s'est détachée de son groupe et pense par elle-même. Mais ma Camille, elle, prend conscience qu'elle était prête à mourir... Elle est toute triste : « Oui j'ai compris que je n'étais qu'une ado qui voulait mourir. »* »⁷⁸

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

Cependant, il est important de signaler que l'argumentation par les motifs et les motivations des radicalisés est très mal vue dans l'approche de ce genre si elle conduit, comme dans le cas de Bouzar, à une justification qui pourrait se lire comme une apologie. Les critiques rangent, de ce fait, D. Bouzar parmi les écrivains francophones qui défendent les radicalisés surtout après l'affaire Farid Benyettou⁷⁹. Frèche évite un tel rapprochement. Le fait de donner à une mère d'attaquer sa fille malgré l'amour qu'elle a pour elle et de ne point l'excuser pour son acte de radicalisation ce que ne fait contrairement pas Sarah qui n'est unie à Camille que par un lien d'amitié et non de sang, dit toute la différence qu'il y a entre Bouzar et Frèche.

Ce choix de figurer le radicalisé comme coupable chez Frèche et comme victime chez Bouzar, n'établit pas seulement la différence entre elles dans leur jugement du phénomène mais sert essentiellement à diriger le lecteur dans sa façon de voir et de se représenter, comme elles, Eléa ou Camille.

L'emploi de tout un lexique qui fait entrer Camille dans le champ d'une « proie » ou d'une « victime » qu'on aurait manipulée et qui est plus visible chez Dounia Bouzar que chez Frèche sert à orienter le lecteur à se représenter Camille de cette façon. Il y a à croire en effet, qu'à force de compatir pour son amie, Sarah dirigerait le lecteur à en faire de même⁸⁰.

De l'explication des motivations de Camille par son amie, une deuxième phase s'opère dans l'argumentation de Bouzar. Elle fait passer Sarah à une argumentation par l'absurde à propos de la peine qu'elle estime comme injustement attribuée à sa meilleure amie. En effet, une fois que Camille est arrêtée par la police avant son départ pour la Syrie, Sarah s'arrête perplexe et non sans ironie sur les contradictions et l'intransigeance de la loi avec les jeunes radicaux ; elle n'arrive pas à comprendre comment Camille va être jugée pour « *apologie du terrorisme* »⁸¹ :

« *Là, c'est trop, je les regarde éberluée. Ils viennent de m'expliquer qu'elle était sous la coupe d'un rabatteur professionnel, pourquoi*

se retrouve-t-elle accusée d'être l'instigatrice d'un départ ? Et pourquoi le juge d'instruction établit-il un lien entre le fait d'aller là-bas et le projet de revenir frapper en France ? Elle n'a que 17 ans. Ils répondent que « ça ne rigole plus » depuis les attentats de vendredi. Mais sa minorité ira en sa faveur et il arrive que des griefs disparaissent au moment du jugement, faute de preuves. »⁸²

Sarah se contente de son argumentation par l'absurde et de ses interrogations qui relèvent des contradictions des juges. Elle rapporte aussi les réponses à ses questions par les autorités sans les commenter car les réponses laissent entendre clairement que leur verdict est injuste et disproportionné par rapport à la faute commise. Une injustice qui s'explique par les mesures de sécurité rigides prises après les attentats du Bataclan. Camille est ainsi présentée là encore comme une victime.

Bouzar vient ensuite à montrer que Camille n'a pas été trouvée entièrement coupable. Son jugement qui a été atténué doit être vu comme un clin d'œil au lecteur pour qu'il fasse de même à l'égard de cette radicalisée :

« Les motifs d'accusation ont changé. L'instruction a montré qu'elle n'était pas l'instigatrice du départ et encore moins celle d'une préparation d'attentats... Elle va juste être jugée pour tentative de départ en vue de rejoindre une entreprise terroriste. »⁸³

Mais, Bouzar prend toutefois la précaution de ne pas défendre entièrement ni aveuglement Camille, c'est pourquoi elle fait condamner son acte par son amie et montre qu'elle ne l'estime pas comme étant tout à fait fiable et qu'elle se méfie d'elle malgré tout :

« Quand même, il y a le mot « terroriste » dans sa nouvelle convocation ! Elle n'a pas été embrigadée pour aller acheter une baguette de pain ! Selon son avocat, elle va s'en tirer avec un bracelet électronique et du sursis. Personnellement, cela me rassure. On ne peut pas faire comme si rien ne s'était passé. Et là, au moins, elle ne pourra plus nous faire faux bond ! »⁸⁴

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

Puis enfin, l'argumentation de Bouzar arrive à sa dernière phase lorsqu'elle fait opposer les deux images de Camille, une fois revenue à elle et compris son erreur.

L'argumentation par la comparaison entre le comportement antithétique de Camille avant et après son repentir sert aussi à atténuer le jugement du lecteur. Cette technique permet en fait de montrer les conséquences positives de l'application de la méthode expérimentale forgée par Bouzar⁸⁵ pour déradicaliser les mineurs ou majeurs et dont est fait la propagande à l'intérieur de ses œuvres ou chez d'autres, notamment chez Frèche.

Ces mises en parallèle antithétiques sont données à voir dans la sortie progressive de Camille de ses illusions et son retour à la raison à travers ses propres aveux de honte ou d'auto-culpabilisation⁸⁶ ; ses injures adressées à son rabatteur (« *le crétin* ») ou aux daeshiens (« *les salopards* »)⁸⁷ ; sa découverte du décalage qu'il y a entre « le discours des rabatteurs et « le vrai visage de Daesh » »⁸⁸ et les accusations qu'elle adresse à son ex-prédateur ; son retour à sa meilleure amie (mapv)⁸⁹ après s'être désintoxiquée de ses faux amis numériques⁹⁰ ; sa reconnaissance des vrais motifs de sa radicalisation ; et enfin son rêve de faire un jour un film sur l'expérience qu'elle a vécue pour prévenir les jeunes comme elle.

Le roman qui se ferme sur ce rêve de Camille communique alors ses vœux et ses espérances pour l'avenir qui sont très proches de ceux de Bouzar dans sa postface. Ils sont une sorte d'avertissement accusateur au lecteur des erreurs qu'il commet à l'égard de l'islam et au sujet des radicalisés :

*« Ça sera un film magnifique. Le grand public prendra enfin conscience que les jeunes ne naissent pas terroristes. Il réalisera aussi que cela n'arrive pas qu'aux autres : aux jeunes de banlieue, aux pauvres, aux immigrés, aux Arabes, aux musulmans... Les islamophobes comprendront qu'il n'y a pas d'islam chez Daesh. Les politiques arrêteront de faire l'amalgame entre les musulmans et les terroristes. Les juges étudieront chaque dossier, pour comprendre pourquoi ce jeune-là s'est fait embrigader. »*⁹¹

Le grand public, les islamophobes et les racistes, les hommes politiques et même les juges sont tous accusés de leur manque de compréhension envers l'islam et les radicalisés grâce au retour des verbes synonymiques tel que « prendra conscience, comprendront, pour comprendre ».

Consciente que ce manque de compréhension pourrait la frapper à cause de l'argumentation défensive de son roman à l'égard des radicalisés pouvant susciter les mauvaises interprétations des critiques, D. Bouzar anticipe alors les attaques et cherche à les dissiper. Elle laisse à l'intention du lecteur une postface où elle lui précise quatre fois à l'affilée pourquoi elle a écrit son roman. Son livre est essentiellement conçu comme une œuvre de propagande pour défendre l'islam qui n'est pas Daesh. Elle dit avoir écrit ce livre pour « voir, entendre, parler, déconstruire et tendre la main »⁹² aux radicalisés comme l'a fait Sarah avec sa meilleure amie car on peut tous être « des MAPV... »⁹³, c'est-à-dire des Meilleurs Amis Pour la Vie ; conclut Bouzar à la fin de sa postface⁹⁴.

Conclusion :

Malgré toutes les démonstrations argumentatives examinées chez les deux écrivaines, il serait pourtant faux de considérer l'une comme faisant l'apologie des radicalisés par rapport à une autre. Ni l'une ni l'autre n'essaient de montrer les radicalisées de leurs romans comme entièrement coupables ou comme entièrement innocentes.

L'argumentation par les motifs de la radicalisation chez Bouzar joue certes sur les émotions du lecteur non pas pour déculpabiliser les radicaux de leur faute mais pour mieux faire comprendre au lecteur ces jeunes afin d'être moins sévère envers eux. Il ne serait pas juste de les léser tous ou de les traiter tous inéquitablement parce que leur jugement coïncide au moment des attentats du 13 novembre. L'intention de Bouzar n'est pas de faire l'apologie des radicalisés mais de relever des injustices envers eux à un moment où l'Histoire ne leur est pas propice, de les dévoiler sous une autre facette qui pourrait apaiser le racisme et la haine d'un

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

lecteur après le Bataclan. L'appel à la modération voire à notre humanisme dans le traitement de la radicalisation est ce qu'elle cherche pour que l'on ne tombe pas nous-mêmes dans l'extrémisme radical. Bouzar condamne toute forme de radicalisme et d'exclusion raciste. Elle considère, tout comme Frèche, la radicalisée de son histoire comme fautive mais sans la condamner avec l'excès du premier verdict qu'elle a eu dans le roman.

Tout son but est de répondre à la haine par l'amour. Ce même amour conseillé par les deux psychologues de son roman (ses doubles fictifs) aux familles des repentis et qui consisterait à couvrir leurs enfants avec afin de les relier de nouveau à elles et à leur société. Bouzar tout comme Frèche montre qu'il est possible de les faire repentir à condition de les faire sentir comme aimés. Il existerait donc pour elle un moyen de les sauver de leur radicalisation. Leur « tendre la main » est la solution envisagée par Bouzar dans sa postface⁹⁵. C'est la solution d'ailleurs de Laurence qu'on a vue tendre la main à Solenn au lieu de sa famille raciste qui n'en voulait pas d'elle après sa radicalisation, qui la prise sous sa charge même après qu'elle a su qu'elle était l'une des sœurs qui avait embrigadé sa fille et avec qui elle partait pour la Syrie sans son arrestation.

Chacune de nos auteurs tente à sa façon de penser aux moyens de sauver ces jeunes de leur égarement. La solution que Laurence a choisi de partir elle-même pour sauver toute seule sa fille en Syrie n'est pas très raisonnable et n'est certainement pas la bonne. Elle sert tout juste à fermer le roman de façon dramatique sur un clin d'œil accusateur au gouvernement français pour son manque d'initiative envers ses propres enfants considérés comme des ennemis intérieurs en cas de leur retour.

Si Frèche n'a écrit qu'un roman ou deux⁹⁶ pour lutter contre la radicalisation, traumatisée par la mort dans un attentat terroriste de Gilbert Frèche qui date du 14 janvier 1957 en Algérie et à qui elle dédie son livre en mémoire ; au contraire, Bouzar ne se lasse pas, quant à elle, de multiplier des écrits à la fois théoriques et

romanesques sur la radicalisation des jeunes. Deux années plus tard, elle continue de traiter le même thème mais en inversant le procédé dans *Doublement piégé*, où il est question cette fois-ci non plus d'une jeune fille mais d'un jeune adolescent franco-marocain de 17 ans qui se fait piéger par une rabatteuse pour le faire venir en Syrie. Le comble est qu'il est le fils d'un juge antiterroriste. Bouzar cherche à nous dire ainsi que personne n'est à l'abri, pas même un juge qui lutterait contre les terroristes. Tant que la radicalisation continue à frapper les familles, la solution n'est pas pour elle de prévenir dans un livre ou deux. Ses écrits se promettent d'éveiller les esprits sur un péril qui n'est pas si loin de chez eux. Il faudrait donc au lieu de l'attaquer⁹⁷, saluer chez elle son déterminisme et sa forte volonté de lutter contre le terrorisme et le radicalisme par la force douce de sa plume mais également par des mesures pratiques qui se manifestent dans les centres de thérapie et de déradicalisation qu'elle dirige avec sa fille.

Ces écrivaines engagées n'ont aucune diversité convictionnelle sur le vrai islam ou sur Daesh, les nuances entre elles ne s'observent seulement que dans leur façon de juger les radicalisés. Elles ne cherchent qu'à prendre part à la lutte contre la radicalisation et mériteraient donc d'être saluées quelle que soit la manière entreprise pour remédier à ce fléau qui frappe la société.

De ce fait, il serait intéressant de continuer à comparer dans d'autres recherches la manière suivie par d'autres auteurs (d'origine, de culture, de religion et de position différentes) dans leur même traitement du sujet. Et surtout de montrer chez d'autres écrivains cette tendance remarquée dans ces dernières années à un discours qui victimise les radicaux. Les résultats qu'apporteront de telles recherches permettront certes de développer ce champ de connaissance.

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

Notes

¹- Entendu par Dounia Bouzar, Christophe Caupenne et Sulayman Valsan dans leur rapport de 91 pages sur « la métamorphose opérée chez le jeune par les nouveaux discours terroristes », comme « *un discours qui utilise des préceptes religieux présentés comme musulmans pour mener un jeune à l'auto-exclusion et à l'exclusion de tous ceux qui ne sont pas comme lui* » in « Jihadisme : un rapport décrypte le succès des nouvelles « techniques d'embrigadement », rapport que le Club de Prévention-Sécurité de la Gazette des communes se l'est procuré et publié en avant-première le 17/11/2014 par Hugo Soutra, en ligne sur lagazettedescommunes.com

²- Cf. Emilie Frèche, *Je vous sauverai tous*, Hachette Livre, Paris, janvier 2016, et 2017 pour la présente édition, p. 38.

³- Cf. Bouzar, *Ma meilleure amie s'est fait embrigadée*, Editions De La Martinière, Paris, avril 2016, pp. 173-74.

⁴- Cf. Récemment deux grandes publications viennent de paraître sur ce sujet à la même année 2021, à savoir *FIGURER LE TERRORISTE. La littérature au défi* et *Writing terrorism* qui s'intéresse particulièrement aux pratiques littéraires autour des attentats de Paris 2015. Des groupes de recherches sur le phénomène ont été établis et sont dirigés par Catherine Brun avec d'autres contributeurs et contributrices qui sont membres de l'équipe « Ecrire le 13-Novembre, écrire les terrorismes » au sein de l'UMR Thalim de la Sorbonne Nouvelle. Cette dernière a dirigé également les deux publications précédemment citées.

⁵- Frèche est née à Paris mais son père Patrick Frèche, juif [sépharade](#), est originaire d'Algérie. Il est le créateur de la marque de vêtement LOFT (Là Où Frèche Travaille) et son oncle est le créateur de mode [Daniel Hechter](#). Connue pour son engagement contre le racisme et l'antisémitisme, elle est chevalier dans l'[Ordre des Arts et des Lettres](#).

⁶- Bouzar est née à Grenoble d'un père maroco-algérien et d'une mère française d'origine corse. Elle est nommée chevalier de l'[Ordre des Palmes académiques](#) en 2009. Docteur en anthropologie et spécialisée dans l'analyse du fait religieux, elle est une icône médiatique de la lutte contre le recrutement jihadiste en France, elle s'est imposée sur les

plateaux de télévision et auprès des pouvoirs publics comme experte en déradicalisation.

⁷- Bouzar révèle lors d'une interview dans *L'émission à voix nue* du 14 juin 2016 sur France Culture, sa décision d'étudier l'islam après sa séparation d'un mari musulman extrêmement violent et avoue être tombée amoureuse de cette religion, ce qui l'a amenée à se convertir. Frèche, quant à elle, est juive sépharade.

⁸- Cf. François-Bernard Huyghe, « Terrorisme l'impossible définition », in *Les Crises*, 4 décembre 2017, en ligne sur : <https://www.les-crisis.fr/terrorisme-limpossible-definition-par-francois-bernard-huyghe/>

⁹- A titre indicatif et non exhaustif, il convient de se référer aux romans qui traitent du terrorisme de manière à susciter l'intérêt du lecteur dès le titre grâce à la description élogieuse qu'ils font du terroriste par l'emploi de l'oxymore, lui attribuant des qualités vertueuses contrairement à ce qu'il en devrait être dans l'imaginaire du lecteur. C'est le cas de la pièce *Les justes* d'Albert Camus et du roman *The Good Terrorist* de l'écrivaine anglaise Doris Lessing. Il est également possible de se référer au roman de Joseph Conrad, *The Secret Agent : A Simple Tale*, qui date de 1907 et dont le thème sur le terrorisme a eu un effet profond sur le monde moderne après les événements du 11 septembre.

¹⁰- « La littérature consacrées aux mouvements « terroristes » depuis le début du XIX siècle en Occident s'attachait plus à commenter leurs formes d'action – actes de terrorisme pour les uns, de résistance pour les autres – qu'à étudier les processus menant au passage à la violence. » Farhad, Khorsrokhavar, *La radicalisation*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collections « interventions, novembre 2014, p. 7.

¹¹- Le terroriste est communément représenté comme un monstre, un barbare, un sauvage, un poseur de bombes, un fou assoiffé de sang et de sexe, et semant la terreur à son passage. Il est toujours « figure » en lien avec la peur (ou la terreur) » in *FIGURER LE TERRORISTE. La littérature au défi*, Elara Bertho, Catherine Brun, Xavier Garnier (dir.), Editions Kharthala, Paris, 2021, p. 10

¹²- « La voie grotesque (qui) joue sur la monstruosité du terroriste et va de la parade à la caricature. » *FIGURER LE TERRORISTE*, ibid., p. 11.

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

¹³- « l'absence, l'évanescence, reste une marque de la figure » du terroriste, in *FIGURER LE TERRORISTE*, *ibid.*, p. 9.

¹⁴- Jusqu'à nos jours cette assimilation « subsiste avec l'idée d'un processus inéluctable vers la violence. », comme en conclut Julien Fragnon in « Radicalisation sous emprise ? Le processus de radicalisation au prisme de Stop Djihadisme », in *Quaderni* n°95, Hiver 2017-2018, p. 27.

¹⁵- C'est l'avis également d'Alexandre Chevrier-Pelletier et Pablo Madriaza, dans « Comment s'explique la radicalisation violente », in *Sécurité et stratégie*, 2016, 4/ (24), p. 14. Ils pensent tout deux que les deux concepts de terrorisme et de radicalisation sont en effet employés de façon échangeable bien qu'il existe des nuances importantes entre eux : « De surcroît, il est important de garder en tête que la radicalisation ne mène pas obligatoirement à la violence et au passage à l'action terroriste. »

¹⁶- Bouzar, *op.cit.*, p. 216.

¹⁷- Frèche, *op.cit.*, p. 236.

¹⁸- Bouzar, *ibid.*, p. 87.

¹⁹- « Camille présente des signes de rupture qui apparaissent comme des « indicateurs de radicalisation » pour les experts. Cette façon de se couper de tout : de moi, de l'école, de ses loisirs, de ses parents... Ce serait le début. Les rabatteurs isoleraient leur proie de leur univers familial. Ainsi, ils fortifieraient leur emprise. » Bouzar, *loc.cit.*

²⁰- Cf. Dounia Bouzar, et Marie Martin, « Méthode expérimentale de déradicalisation : quelles stratégies émotionnelles et cognitives ? », in *Pouvoirs* 2016/3 (N° 158), pages 83 à 96, Mis en ligne sur Cairn.info le 16/09/2016. Cf. aussi *Ma meilleure amie s'est fait embrigadée*, *ibid.*, pp. 158-59. En avril 2014, Bouzar avait fondé l'association [Centre de prévention des dérives sectaires liées à l'Islam](#), qu'elle préside jusqu'en 2016. Elle fonde et dirige depuis 2008 le cabinet de conseil Bouzar Expertise. Puis en 2016, elle fonde l'association l'Entre 2 dont elle demeure la présidente jusqu'à fin 2022. Elle tient également en 2022 un cabinet de thérapie, spécialisé dans les « Problématiques adolescentes & familiales ».

²¹- D. Bouzar est connue pour diriger un centre de déradicalisation des jeunes convertis qui les pousse à se repentir. Elle a d'ailleurs des écrits

théoriques voire romanesques multiples, tirés d'expériences réelles. Frèche aurait bien pu y avoir accès dans l'écriture de son livre, tellement leurs œuvres sont analogiques. D'ailleurs les deux auteurs se connaissent. Bouzar a été consultante du film de Frèche *Le ciel attendra*, sorti en 2016 et dans lequel elle joue son propre rôle en tant que Dounia Bouzar. En effet, en 2016, Dounia Bouzar accepte que la réalisatrice [Marie-Castille Mention-Schaar](#) qui a co-écrit avec Emilie Frèche le scénario de ce film à succès s'intègre à son équipe et assiste à toutes les séances pendant trois mois. Marie-Castille Mention-Schaar s'est inspirée de cette expérience professionnelle et des livres de Bouzar *Ils cherchent le paradis, ils ont trouvé l'enfer* et *La Vie après Daesh* pour réaliser le film [Le ciel attendra](#). C'est pour dire indéniablement les liens d'affinités qui existent entre les deux romancières, Bouzar et Frèche.

²²- Les deux récits à deux voix sont plutôt présentés, dans le texte de Bouzar, sous forme de mémoires plutôt que d'un journal intime, faisant ellipse de la mention des dates et des noms de lieu qui se trouvent par contre inscrits au début des récits de chaque personnage chez Frèche. Par ailleurs, les transitions d'un récit à l'autre ou d'un chapitre à l'autre dans *Ma meilleure amie s'est fait embrigadée* sont effectuées à chaque fois par la mention respective du nom de l'une des deux amies afin de délimiter la voix qui raconte le récit des mémoires : Sarah ou Camille.

²³- Dounia Bouzar, Christophe Caupenne et Sulayman Valsan, *La Métamorphose opérée chez le jeune par les discours terroristes*, Bouzar-expertises.fr, novembre 2014.

²⁴- Cf. Bouzar, *op.cit.*, p. 185.

²⁵- *Ibid.*, p. 256.

²⁶- *Ibid.*, p. 253.

²⁷- Bouzar, *op.cit.*, p. 10.

²⁸- *Ibid.*, p. 146.

²⁹- Cf. Bouzar, *ibid.*, pp. 108-9.

³⁰- Par exemple la théorie de complot des *Illuminati* (Frèche, *op.cit.*, p. 166 et Bouzar, *ibid.*, p. 28) pour semer le doute chez les adolescents contre leur société chez Frèche et Bouzar ; ou encore au sujet des attentats du Bataclan qu'ils font passer comme étant faussement attribués à Daesh par le Mossad et le gouvernement français qui « *marche avec eux et tue son propre peuple, tout ça pour gagner les prochaines élections !* » cf.

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

Bouzar, *ibid.*, p. 118 ; ou même au sujet de Mohamed Merah, l'assassin des trois officiers français et des enfants juifs qui sortaient de leur école. Abucobra Al-Faransi (de France) dément à Camille qu'il puisse en être le tueur : « *A-t-il vraiment attaqué l'école juive ? Ou est-ce quelqu'un qui lui ressemblait qui a été commandité pour tuer ces enfants juifs en sachant que cela ferait monter l'islamophobie ?* », cf. Bouzar, *ibid.*, pp. 27-28, et autres.

³¹- En particulier Solenn ou Oum Leila dans le cas d'Eléa et Oum Kaïs dans le cas de Camille. Un seul exemple suffit à montrer la manipulation de Camille par les affects ou par l'angoisse de ne pas entrer au Paradis. Les centaines de rappels qu'Oum-Kaïs laisse à l'intention de Camille, sont présentés comme une preuve argumentative par la peur et la menace qu'elle lui adresse de mourir comme une *khouffar* et de perdre le paradis pour avoir été occupée par les choses vaines de la vie d'ici-bas. Cf. Bouzar, *ibid.*, pp. 78-82.

³²- Cf. Frèche, *ibid.*, pp. 217 et 235.

³³- Cf. Bouzar, *ibid.*, respectivement p. 10 et p. 124.

³⁴- *Ibid.*, p. 86.

³⁵- *Ibid.*, p. 89.

³⁶- Frèche, *op.cit.*, p. 236.

³⁷- Frèche, *ibid.*, p. 257.

³⁸- *Ibid.*, pp. 257-8.

³⁹- Technique de dissimulation des jihadistes qui se font passer pour repentis ou qui feignent d'être revenus à la raison pour dissiper les suspicions autour d'eux ou leur surveillance par la sécurité avant leur départ pour le Shâm ou avant leur frappe.

⁴⁰- Frèche, *op.cit.*, p. 263.

⁴¹- « *Si tu savais tous ces gens, dans le quartier, qui me regardent maintenant comme si j'avais la gale... Oui, je te jure, la gale. Ou la lèpre !* », « *de voir ces familles changer de trottoir lorsqu'elles m'aperçoivent au marché ou dans la rue, comme si la radicalisation était une maladie contagieuse* », *Ibid.*, pp. 43-44.

⁴²- Cf. E. Frèche, *ibid.*, pp. 94-95 et Bouzar, *op.cit.*, p. 86.

⁴³- Frèche, *op.cit.*, p. 260.

⁴⁴- Bouzar, *op.cit.*, p. 214.

⁴⁵- *Ibid.*, p. 215.

⁴⁶- « Réinstaurer le doute chez la personne visée (est) un objectif à la base de toute stratégie argumentative anti-conspirationniste. » in « Radicalisation sous emprise », *op.cit.*, p. 25. Cf. aussi à ce sujet Loïc Nicolas, « L'évidence du complot : un défi à l'argumentation. Douter de tout pour ne plus douter du tout. », in *Argumentation et Analyse du Discours* (En ligne).

⁴⁷- « Il leur a expliqué que leur fille présentait tous les signes d'un embrigadement à l'islam radical. Je trouve ça débile cette expression. Ce n'est pas l'islam qui est radical, c'est son comportement à elle. D'ailleurs qu'est-ce que Camille connaît de l'islam ? » Bouzar, *op.cit.*, p. 85.

⁴⁸- *Ibid.*, p. 194, p. 226.

⁴⁹- Cf. Bouzar dans sa postface, *ibid.*, p. 233. Samir Kadir, le père d'Eléa, ne voit pas dans sa religion musulmane cette invitation à tuer par laquelle les prédateurs de Daesh ne font que remplir la tête de leurs proies. *Ibid.*, p. 216.

⁵⁰- *Ibid.*, p. 191 : « Dieu n'accepte pas qu'on enlève la vie d'un autre homme » comme Il « n'accepte pas qu'on s'enlève la vie tout seul... » corrige Sarah.

⁵¹- Eléa, n'y connaissant rien à l'islam est manipulée par des mensonges : « Si tu veux sauver tes parents de l'enfer – chaque être humain peut sauver soixante-dix âmes en rejoignant le pays de Shâm, tu le sais, n'est-ce pas ? –, eh bien tu dois être plus maligne qu'eux et jusqu'à notre mariage, leur laisser croire que tu n'as pas changé. » Frèche, *ibid.*, pp. 231-2. Et toujours les réponses affirmatives d'Eléa qui la font apparaître comme une soumise obéissante à son tuteur : « – Oui, mon prince Abou Ali, je serai plus maligne qu'eux. » *ibid.*, p. 232. Cette même obsession revient chez Bouzar pour expliquer les motivations de Camille : « De plus, j'aurais pu intercéder pour soixante-dix personnes, dont mes parents qui ne sont pas musulmans. » Bouzar, *ibid.*, pp. 193-94.

⁵²- *Ibid.*, p. 233.

⁵³- Cf. Bouzar, *ibid.*, p. 155.

⁵⁴- *Ibid.*, p. 212.

⁵⁵- *Ibid.*, p. 213.

⁵⁶- Cf. l'aveu de Samir, d'avoir honte de sa fille Eléa pour s'être radicalisée : « Oui, il n'y a pas d'autre mot, j'avais honte. Terriblement

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

honte de voir mon enfant marcher dans les pas de ceux qui, au nom d'Allah, avaient déjà détruit la première partie de mon enfance. », E. Frèche, *op.cit.*, p. 254.

⁵⁷- Bouzar, *op.cit.*, pp. 228 et 232.

⁵⁸- Cf. Frèche, *op.cit.*, p. 240.

⁵⁹- « *Tu as toujours été une grande rêveuse* », Bouzar, *op.cit.*, p. 215.

⁶⁰- *Ibid.*, pp. 41-42.

⁶¹- *Ibid.*, p. 164.

⁶²- Julien Fragnon, « Radicalisation sous emprise ? Le processus de radicalisation au prisme de Stop Djihadisme », *op.cit.*, p. 22.

⁶³- Cf. Bouzar, *op.cit.*, p. 154. « *La psychologue explique ensuite comment les rabatteurs adaptent leur message djihadiste à l'idéal du jeune. A celui qui se destinait à des métiers altruistes, ils font miroiter l'illusion d'un projet humanitaire qui consisterait à sauver les enfants gazés de Bachar Al-Assad. (...) A celle qui a besoin de protection, ils proposent un prince.* »

⁶⁴- Cf. Bouzar, *ibid.*, pp. 102.

⁶⁵- *Ibid.*, p. 139, p. 140.

⁶⁶- « *J'ai envie de lui dire (à son rabatteur) que j'étais sincère, que je voulais vraiment un monde meilleur, que je croyais que le vrai islam c'était ça...* », cf. Bouzar, *ibid.*, p. 214.

⁶⁷- *Op.cit.*, p. 168.

⁶⁸- *Ibid.*, p. 167.

⁶⁹- *Ibid.*, p. 168.

⁷⁰- Cf. *Doublement piégé* de D. Bouzar, Editions Saltimbanque, 2018.

⁷¹- Cf. Bouzar, *ibid.*, pp. 169-170.

⁷²- *Ibid.*, p. 169.

⁷³- « *J'ai l'impression de tomber dans le vide à grande vitesse. Le nombre de nuits où je me suis réveillée en hurlant parce que je tournais dans le noir à toute allure et que je m'écrabouillais dans le nid du loup... Oui, ce n'est pas très rationnel, mais un loup m'attendait chaque nuit pour me manger, et il avait un nid, fabriqué avec des os humains.* » Bouzar, *op.cit.*, p. 175. Voir aussi p. 184.

⁷⁴- Sarah, imprégnée par le diagnostic psychologique fait par sa mère, voudrait protéger son amie et cherche à savoir qui lui aurait fait du mal et

contre quoi ou qui Camille cherche à se sauver. Ce qui a lieu de montrer Camille comme une victime d'un mal qu'elle n'ose pas avouer : « Elle reprend en me gardant dans ses bras : « *Te sauver de quoi, te sauver de qui, Camille ? Quelqu'un t'a fait du mal ? Quelqu'un a essayé de te faire du mal ?* » Bouzar, *ibid.*, p. 201.

⁷⁵- *Ibid.*, p. 220.

⁷⁶- *Ibid.*, p. 193.

⁷⁷- *Ibid.*, p. 194.

⁷⁸- *Ibid.*, p. 196.

⁷⁹- Farid Benyettou avait contribué à endoctriner plusieurs terroristes, dont Chérif Kouachi, un des tueurs de Charlie Hebdo. Jugé en 2005 avec les [frères Kouachi](#) dans le cadre du procès [Filière des Buttes-Chaumont](#), Farid Beynittou sort de prison en 2009 déclarant sa rupture avec l'intégrisme après s'être déradicalisé en prison et se met à prêcher dans le sens contraire, condamnant notamment les crimes de [Mohammed Merah](#) en 2012. « Infirmier en formation au moment des attentats de [janvier 2015](#) commis par ses anciens amis, il possède un profil qui suscite la suspicion. Contre l'avis de ses proches, qui craignent la *taqiya* de Farid Benyettou, Bouzar décide de lui faire confiance et l'engage malgré tout dans son centre de déradicalisation comme formateur en déradicalisation, louant sa grande efficacité pour déradicaliser les profils les plus durs admis dans son centre. » Ils publieront même un livre ensemble, *Mon jihad*. « [Patrick Pelloux](#) assimile alors l'engagement de Benyettou par Bouzar à une injure. » Le gouvernement se met à lui demander un bilan circonstancié de son centre de CPDSI et à la soupçonner de mélanges de genres entre son entreprise, Bouzar Expertise et cette association, ce qui finit par la conduire à démissionner pour éviter les conflits d'intérêts qu'on lui reproche et les attaques suscitées par l'embauche de Benyettou. Cf. à ce sujet : « Face aux critiques, Dounia Bouzar s'explique » par Marie-Christine Tabet, 20/12/2015, Le Journal du Dimanche (JDD), en ligne sur : ejdd.fr/Societe/Face-aux-critiques-Dounia-Bouzar-s-explique-765147 ; https://www.francetvinfo.fr/monde/terrorisme-djihadistes/farid-benyettou-le-mentor-des-freres-kouachi-passe-pro-en-deradicalisation_1881569.html; <https://www.doc>

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

developpementdurable.org/jardin.secret/EcritsPolitiquesetPhilosophiques/SurIslam/le-probleme-de-la-deradicalisation-des-islamistes.pdf

⁸⁰- « Plus que d'en vouloir à Camille, j'ai besoin de comprendre son cheminement, comment elle a réussi à se perdre à ce point. », Bouzar, *op.cit.*, p. 143.

⁸¹- *Ibid.*, p. 135.

⁸²- *Op.cit.*, p. 136.

⁸³- *Ibid.*, pp. 207-8.

⁸⁴- *Ibid.*, pp. 207-8.

⁸⁵- Cette méthode est donnée à voir à travers les centres de cure et de thérapie des déradicalisées que dirige Kamel dans *Je vous sauverai tous* et où est envoyée Camille dans le texte de Bouzar pour être suivie par la psychologue de la Préfecture. La méthode est basée sur l'encerclement des radicalisés par l'amour de leurs familles et leurs proches comme dans le cas de Camille ou de Solenn par la mère d'Eléa et leur confrontation à des cercles de jeunes déstabilisés comme eux pour leur faire entendre narrer le récit de leur périple dans les coulisses de Daesh, leur montrer leur vrai visage et la réalité de ce qui les attendait là-bas au cas de la réussite de leur départ, pour enfin leur corriger leurs fausses notions de l'islam. Une méthode qui réussit à la fin à les faire reconnaître leur faute et à se repentir.

⁸⁶- Bouzar ne voudrait pas tant que l'on haïsse Camille mais qu'on compatisse avec elle. Elle lui fait avouer sa honte et la montre en train de se culpabiliser pour n'avoir pas eu jusque-là de pensée pour les morts des attentats du Bataclan. L'aveu de sa honte est la marque indéniable de son repentir et de sa guérison : « *Je connais mes défauts : je suis trop entière. C'est tout blanc ou tout noir. Et je suis loin d'être blanche... Jusqu'à maintenant je n'avais même pas eu de pensée pour les 130 morts du 13 novembre. J'ai honte.* » Cf. Bouzar, *op.cit.*, p. 208. C'est ainsi que Camille change progressivement et ses phrases à double entente au début du roman changent également pour signifier autre chose. Son sentiment de honte pour avoir suivi aveuglement le mauvais « troupeau » entendu comme étant le monde dans lequel elle vivait avant de connaître Abucobra se renouvelle à nouveau mais, par ironie du sort, dans le sens opposé vis-à-vis de ce même « troupeau » : « *J'ai honte. Pendant seize*

ans, j'ai suivi le troupeau bêtement, sans me poser la moindre question... Je vois le monde avec de nouveaux yeux maintenant. Le voile qui m'aveuglait est enfin tombé. » Bouzar, *ibid.*, p. 29.

⁸⁷- Bouzar, *ibid.*, p. 206.

⁸⁸- *Ibid.*, p. 219.

⁸⁹- *Ibid.*, p. 187 : « On s'est perdues mais on s'est retrouvées. Et on se retrouvera toujours... » murmure Camille en enlaçant Sarah fort dans ses bras.

⁹⁰- Cf. Bouzar, *ibid.*, pp. 189-90 pour voir comment Camille critique son ex-tribu numérique et s'auto-critique pour les avoir pris comme amis sans les avoir jamais connus ou rencontrés : « Ils croient s'aimer et ne se connaissent même pas. C'est la loose quand même... ».

⁹¹- *Ibid.*, pp. 229-30.

⁹²- *Op.cit.*, p. 233.

⁹³- *Loc.cit.*

⁹⁴- La même explication-invitation est inscrite de nouveau mais cette fois-ci dans le paratexte. Elle est signée par Dounia Bouzar sur la quatrième de couverture de son roman (le lodiciquarte) où elle présente elle-même son livre au lecteur en guise d'orientation et non seulement d'achat : « Il fallait donc un livre qui permette à chacun de comprendre comment un ami peut basculer pour pouvoir lui tendre la main avant qu'il ne soit trop tard... » Dounia Bouzar. De son côté, l'éditeur, De La Martinière, laisse, lui aussi, une indication mais en première de couverture pour guider notre lecture et nous faire comprendre que c'est un livre de propagande et de prévention contre la radicalisation : « Pour ne plus se dire " Je n'ai pas réagi assez vite ! " », une citation qu'il reprend de la meilleure amie de Camille, Sarah.

⁹⁵- Une solution qui n'est pas si loin des mêmes conclusions auxquelles avait abouti Mathieu Guidère sur les bonnes stratégies de déradicalisation « c'est bien l'éducation à la tolérance religieuse et à l'acceptation de l'altérité qui est la clé de l'avenir ». Mathieu Guidère, « La déradicalisation : conceptions et mises en œuvre » in *Cahiers de la sécurité et de la justice*, n°30, Broché – 1 avril 2015, p. 82.

⁹⁶- En 2015, E. Frèche co-écrit avec [Marie-Castille Mention-Schaar](#) (réalisatrice des [Héritiers](#)) le scénario du film [Le ciel attendra](#) qui tourne autour du drame de deux jeunes filles, Sonia et Mélanie, parties au

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

djihad après leur embrigadement par Internet. Dounia Bouzar est consultante pour le film où elle apparaît en tant qu'elle-même.

⁹⁷- Nous ne pensons pas ici ni aux attaques des critiques qui croient à tort que Bouzar n'incrimine pas les radicalisés dans ses écrits ni à celles qui la voient « *raisonner en musulmane* » comme le journaliste Mohamed Sifaoui, spécialiste du terrorisme islamiste (Cf. <https://www.lejdd.fr/Societe/Face-aux-critiques-Dounia-Bouzar-s-explique-765147>). Nous pensons plus précisément à l'incident qui lui a fait quitter la direction du centre de déradicalisation (CPDSI) qu'elle avait créé suite aux attaques qu'elle a reçues à propos de l'affaire Farid Beynittou après l'avoir embauché.

Bibliographie

Œuvres du corpus

- BOUZAR, Dounia, *Ma meilleure amie s'est fait embrigadée*, Editions De La Martinière, Paris, avril 2016, 233 p.
- FRÈCHE, Émilie, *Je vous sauverai tous*, Hachette Livre, Paris, janvier 2016, et 2017 pour la présente édition, 286 p.

Ouvrages et articles

- BERTHO, Elara, BRUN, Catherine, GARNIER, Xavier, (dir.) *FIGURER LE TERRORISTE. La littérature au défi*, Editions Kharthala, Paris, 2021.
- BOUZAR, Dounia, CAUPENNE, Christophe et VALSAN, Sulayman, *La Métamorphose opérée chez le jeune par les discours terroristes*, Bouzar-expertises.fr, novembre 2014.
- BOUZAR, Dounia et MARTIN, Marie, « Méthode expérimentale de déradicalisation : quelles stratégies émotionnelles et cognitives ? », in [Pouvoirs 2016/3 \(N° 158\)](#), pages 83 à 96, Mis en ligne sur Cairn.info le 16/09/2016.
- BOUZAR, Dounia, *Doublement piégé*, Editions Saltimbanque, 2018.
- CHEVRIER-PELLETIER, Alexandre et MADRIAZA, Pablo, « Comment s'explique la radicalisation violente », in *Sécurité et stratégie*, 2016, 4/ (24).
- FRAGNON, Julien, « Radicalisation sous emprise ? Le processus de radicalisation au prisme de Stop Djihadisme », in *Quaderni* n°95, Hiver 2017-2018.
- GUIDERE, Mathieu, « La déradicalisation : conceptions et mises en œuvre » in *Cahiers de la sécurité et de la justice*, n°30, Broché – 1 avril 2015.

Vers un discours de victimisation dans le roman de la radicalisation. Etude comparée entre Frèche et Bouzar

- HUYGHE, François-Bernard, « Terrorisme l'impossible définition », in *Les Crises*, 4 décembre 2017, en ligne sur : <https://www.les-crisis.fr/terrorisme-limpossible-definition-par-francois-bernard-huyghe/>

- KHORSROKHAVAR, Farhad, *La radicalisation*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collections « interventions, novembre 2014.

- NICOLAS, Loïc, « L'évidence du complot : un défi à l'argumentation. Doubter de tout pour ne plus douter du tout. », in *Argumentation et Analyse du Discours* (En ligne)

- TABEL, Marie-Christine, « Face aux critiques, Dounia Bouzar s'explique », 20/12/2015, Le Journal du Dimanche (JDD), en ligne sur : <https://www.lejdd.fr/Societe/Face-aux-critiques-Dounia-Bouzar-s-explique-765147>

Sitographie :

- « Extrait des conclusions du rapport « *La métamorphose opérée chez le jeune par les nouveaux discours terroristes* » dans *JOURNAL DU DROIT DES JEUNES* 2015/1 (N° 341) en ligne sur carin.info

-https://www.francetvinfo.fr/monde/terrorisme-djihadistes/farid-benyettou-le-mentor-des-freres-kouachi-passe-pro-en-deradicalisation_1881569.html

<https://www.docdeveloppementdurable.org/jardin.secret/EcritsPolitiques/Philosophiques/SurIslam/le-probleme-de-la-deradicalisation-des-islamistes.pdf>